

L'HIRONDELLE.

Que tardes-tu, chère hirondelle,
A revenir,
Toi, des oiseaux le plus fidèle
Au souvenir ?

Avril promène encor la nue
Sur les hameaux ;
Du pauvre, hélas ! ta bienvenue
Suspend les maux.

Ah ! c'est que, pendant ton absence,
Les noirs frimas
Lui font bien rude l'existence
Dans ces climats.

Plus rien aux champs, plus rien sur l'arbre ;
Le vent du nord
Dureit les flots comme du marbre ;
Tout semble mort.

La nuit redouble la tourmente
Avec le froid ;
La faim du malheureux augmente,
Son pain décroît !....

Vers lui donc, quand sa voix t'invite
A t'envoler,
Reviens, amie ; ah ! reviens vite
Le consoler.

A ton retour, il croit renaître ;
Il te bénit ;
L'espoir s'attache à sa fenêtre
Avec ton nid !

Tu sais, quand le soleil se lève
Tout radieux,
Comme ses enfants sur la grève
Courent joyeux.

Ah ! le soleil ! c'est leur parure ;
C'est leur duvet ;
C'est l'or du Roi de la nature
Qui les revêt.

Partout l'indigent s'en empare
Dès qu'il a lui ;
Hélas ! sur cette terre avare
Il n'a que lui.

De toute pauvre créature
C'est le seul bien ;
C'est presque un peu de nourriture
Pour qui n'a rien !

Hâte-toi donc, fuis les platanes
Et les palmiers ;
Reprends ton nid sous les cabanes,
Près des ramiers.

Comme à tes amours, reste unie
Aux indigents ;
Tendre oiseau, sois le bon génie
Des bonnes gens !

Quand l'orage sur leurasure
Gronde en courroux,
Ton nid respecté les rassure
Contre ses coups.

Il est tel qu'il était encore
Quand tu partis ;
Ton amour y peut faire éclore
D'autres petits !....

Te voilà ! ce souvenir tendre,
Ce mot si doux,
Ce mot d'amour s'est fait entendre :
Tu viens à nous !

Merci, merci de tant de joie ;
C'est l'Orient,
C'est le Ciel même qui t'envoie
En souriant.

Oh ! reste ; approche ; sois sans crainte ;
Tu peux chanter ;
Mon cœur fait taire toute plainte
Pour t'écouter.

Conte-moi, douce voyageuse,
Par quel pouvoir
Tu franchis la mer orageuse
Pour nous revoir.

Dis ! bien longue est la traversée,
Le ciel changeant !
Quels nuages t'ont-ils bercée
En voyageant ?

Quand l'ouragan brise les ailes
D'un grand vaisseau,
Comment peut-il épargner celles
D'un frêle oiseau ?

L'union te rend-elle forte ?
Sentirais-tu,
Près du ciel où le vent t'emporte,
Plus de vertu ?

Heureux oiseau, l'amour te guide ;
Dieu te conduit
A travers les horreurs du vide
Et de la nuit.

Pour toi, point de route inconnue ;
Libre en ton vol,
Tu vas rasant tantôt la nue,
Tantôt le sol.

Tu glisses de l'azur des ondes
Aux blonds épis ;
Des rayons d'or dont tu t'inondes
Aux verts tapis.

Oh ! que ne puis-je aussi te suivre
D'un vol pareil,
Et tout le jour, comme toi, vivre
Dans le soleil !

Mais en vain l'âme sollicite
La liberté :
L'oubli du ciel nous rend petite
L'immensité ;

L'âpre souci d'un bien qui passe
Courbe nos fronts ;
Il nous borne l'air et l'espace,
Et nous mourons !